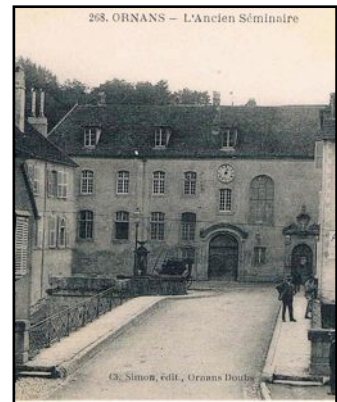


**GUSTAVE COURBET**  
**ET**  
**L'ECOLE SECONDAIRE ECCLESIASTIQUE D'ORNANS**  
**SEMINAIRE – PENSIONNAT UNIVERSITAIRE (1831-1837).**



A Ornans, la maison qui accueillit en 1819 *Gustave Courbet* après sa naissance, est située à quelques dizaines de mètres de l'*Ecole secondaire ecclésiastique* ou Petit Séminaire où il entra au début des

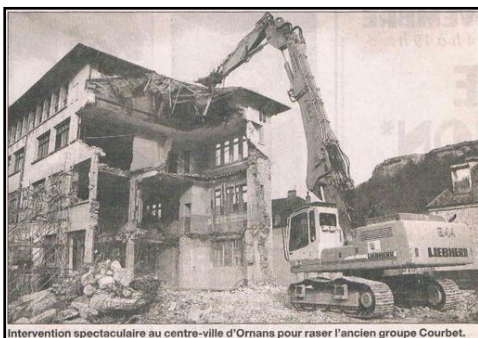
années 1830. Cet établissement religieux et scolaire, fondé en 1812, sous Napoléon I<sup>er</sup>, avait pris le relais de l'ancien couvent des *Ursulines*, construit à la suite d'un legs de *Claire de Saint-Maurice* aux Ursulines de Besançon en 1643 (photo ci-



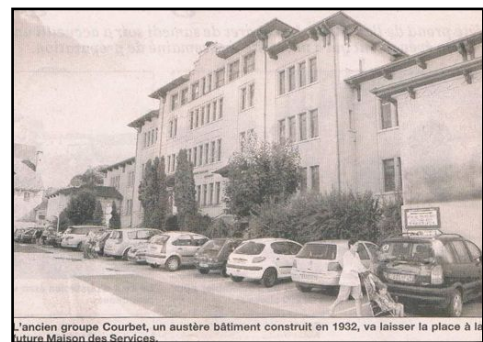
dessus à droite), et qui accueillait également une école. Ce couvent, fermé en 1791, lors de la suppression des ordres monastiques par l'Assemblée constituante, fut transformé en prison avant de devenir un pensionnat en 1804. Après diverses vicissitudes au XIX<sup>e</sup>

siècle, dont un va-et-vient destructeur entre Ornans et Consolation, le petit séminaire d'Ornans fut transféré à Maîche en 1910.

L'édifice, pourtant de belle architecture



fut détruit en 1931 pour laisser place au *Groupe scolaire Courbet*



*Courbet*, bâtiment de style Art - Déco, rasé en 2009 au profit d'une *Maison des Services*.

Le buste de Gustave Courbet regarde avec mélancolie le groupe scolaire portant



son nom s'effondrer sous les coups de batoir des démolisseurs : triste destinée d'un endroit voué auparavant à l'éducation et à la formation des enfants et des adolescents. Ce fut en effet en 1832 ou 1833 que Gustave Courbet, entré au petit séminaire d'Ornans, s'était pris de passion pour la peinture, sous la direction de Claude-Antoine Beau, dont le nom pourtant

n'apparaît jamais dans la liste des professeurs, par ailleurs adeptes d'un certain nombre d'idées révolutionnaires.

Dans l'archidiocèse de Besançon, la destitution en 1791 de Mgr de Durfort et sa mort en exil en 1792, avaient été suivies d'une période trouble au cours de laquelle quatre évêques constitutionnels s'étaient disputé la chaire archiépiscopale. L'adoption par le Corps législatif du texte du Concordat de 1801, sous l'impulsion de Bonaparte, plus par politique que par conviction, avait été suivie d'une réorganisation des diocèses de France ; les nominations des nouveaux évêques, issues d'un savant dosage entre évêques d'Ancien Régime, évêques constitutionnels et personnages nouveaux, avait permis la nomination à l'archevêché de Besançon, le 9 avril 1802, de Claude Le Coz, ancien évêque constitutionnel de Rennes, excellent humaniste, actif et prélat d'une conduite exemplaire, qui devait encourager et protéger l'action remarquable accomplie par la sœur Jeanne-Antide Thouret. Sous son archiépiscopat réapparurent certaines tendances libérales sous l'impulsion de différentes sociétés secrètes, paradoxalement marquées par l'empreinte du catholicisme ; elles rencontrèrent celles issues du rassemblement défensif d'anciens ecclésiastiques constitutionnels, dont Mgr Le Coz faisait partie.

Dans un diocèse en majorité hostile à la *Constitution civile du clergé*, dont il avait été l'un des défenseurs, Mgr Le Coz sut pourtant se faire apprécier par son intense activité de pasteur jusqu'à sa mort en 1815. Il encouragea le développement des séminaires, alimentés par les *écoles de latinité* des villages ;  **dans ces séminaires se propagèrent de profondes réflexions humanistes sous l'impulsion de jeunes professeurs imprégnés des philosophies nouvelles et influencés par un jeune abbé démocrate, *Félicité de la Mennais*, fervent ultramontain, très hostile au gallicanisme qui était général en France à cette époque. Ce fut le cas, à partir de 1813, du petit séminaire d'Ornans et du collège d'Ornans, installé dans l'ancien couvent des Ursulines, où enseignait notamment l'abbé Doney, futur vicaire général de l'archidiocèse de Besançon, puis évêque de Montauban, et l'abbé Dartois. Parmi leurs élèves on rencontre Mgr Gustave Bastide, Max Buchon et Gustave Courbet.**



Félicité de La Mennais (1782-1854), ultramontain, fut le précurseur du catholicisme social et de la démocratie chrétienne. Il exerça une influence profonde sur ses disciples dont certains furent illustres, comme Montalembert et Lacordaire, fondateurs avec lui du journal *L'Avenir* en 1830. Malgré sa rupture avec l'Eglise en 1833, La Mennais marqua de son empreinte le XIX<sup>e</sup> siècle. **Son ouvrage intitulé *Paroles d'un croyant*, paru en 1834, préconise la liberté de l'enseignement, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la liberté de conscience et de religion.** Bien que condamnées par le

pape Grégoire XVI dans son Encyclique *Singulari nos*, ses idées influencèrent le mouvement du Ralliement, encouragé par la publication de l'Encyclique *Au milieu des sollicitudes* le 16 février 1892 par le pape Léon XIII. **Les idées des premiers chrétiens libéraux à la République, étaient partagées par Courbet en 1868 : il suffit de relire la conclusion de son opuscule intitulé *Les Curés en Goguette* qui constitue un acte de foi en l'homme.**

Nous connaissons des courriers échangés entre ces libéraux, y compris avec *Proudhon*, et les professeurs du petit séminaire d'Ornans, notamment avec *l'abbé Dartois*, leur supérieur, linguiste renommé ; écarté lors de la fermeture du séminaire en 1833 au profit de celui de Consolation, il devint simple curé de Villers-sous-Montrond. **Il fit partie de la commission d'enquête instituée en 1844 par Mgr Mathieu, archevêque de Besançon, afin de recueillir les témoignages relatifs aux manifestations miraculeuses de Notre-Dame-du-Chêne.** Il fut nommé vicaire général en 1852 par le cardinal Mathieu.



Cependant, parmi les premiers amis de La Mennais figurent aussi ses pires détracteurs, tel Mgr. Parisi, successeur à Langres de Mgr. Mathieu et futur évêque d'Arras, qui attaqua Courbet en 1863 et, par une lettre au ministre des Beaux-Arts, le fit interdire au salon des Beaux-Arts pour son tableau, prétendument blasphématoire et outrageant pour la Religion, intitulé *Le Retour de la Conférence*. C'est aussi en 1863 que Courbet exposa une statue, conçue en 1862 dans son atelier de la rue Notre-Dame des Champs, représentant un enfant presque nu, terrassant de sa fouëne un petit poisson de la Loue à grosse tête (cabot), intitulé *le Pêcheur de Chavot (ou Chabot)*.



Parmi les pires trahisons figurent celles de Louis-François-Auguste, duc de Rohan-Chabot. Après avoir perdu en 1815 sa jeune épouse lors d'un accident particulièrement atroce, il était entré dans les ordres en 1819. Il recevait avec une étiquette princière de nombreux hommes de lettres dans son château de la Roche-Guyon, parmi lesquels Victor Hugo (à cette époque Victor-Marie comte Hugo), auquel il fit donner comme confesseur Jean-Marie de La Mennais, frère de La Mennais. Ordonné prêtre en 1822, soutenu par l'aristocratie antilibérale qui entourait Charles X, il fut nommé archevêque d'Auch en 1828, puis en 1829 archevêque de Besançon et créé cardinal en 1830. Après la chute de Charles X, il partit en exil en Suisse puis résida à Rome avant de rentrer dans son diocèse en 1832. Ses réformes intempestives choquèrent les séminaristes, son intransigeance, les libéraux et son luxe ostentatoire, son clergé. Dans le *Rouge et le Noir*, paru le 13 novembre 1830, et intitulé *Chronique du XIX<sup>e</sup> siècle*, puis *Chronique de 1830*, Stendhal fait une caricature acerbe du jeune évêque d'Agde prélat maniéré s'exerçant devant une psyché à donner des bénédictions, qui n'est autre que Mgr. de Rohan-Chabot, archevêque d'Auch avant d'être archevêque de Besançon.

Mgr. de Rohan-Chabot délégua ses pouvoirs à son vicaire général, un très grand théologien du Grand Séminaire de Besançon, Thomas Gousset, futur évêque de Reims en 1840. Celui-ci ne fut jamais le professeur de Courbet à Ornans : cette confusion avec M. Gouget a été faite par M. Nicolas Devigne dans le catalogue de l'exposition d'hiver sur le *Retour de la Conférence* avec une autre confusion probable de N.D. des Meules, Môles, Mules pour N.D. De la Malcôte. **L'abbé Gousset soutint l'achat d'un lieu de pèlerinage à Consolation, un ancien monastère des Minimes, par le cardinal de Rohan-Chabot. Au retour de ce dernier en 1832, l'Ecole Secondaire Ecclésiastique d'Ornans, déjà mise à mal selon les ordonnances de 1828 par la suppression de l'externat, donc de la moitié de ses effectifs, fut fermée malgré la colère des édiles, au motif inavoué que cet établissement constituait un ferment social et libéral entretenu par les professeurs auprès des élèves, dont notamment Maximin Buchon et Gustave Courbet.**

PENSIONNAT UNIVERSITAIRE D'ORNANS.

M. Oudot, prêtre, supérieur, 1797.

M. Lemontey, prêtre, professeur, 1808.

M. Dornier, professeur, 1809.

M. Garnery, professeur, 1819.

M. Levain, maître d'étude, 1814.

Nombre d'élèves : 50.

La famille Courbet tenait beaucoup à cet établissement, au point que c'est un parent, l'abbé Cuenot, qui reprit le flambeau jusqu'au début des années 1840 avec les mêmes programmes, dans un collège appelé *Pensionnat universitaire*. **La rancœur anticléricale, affirmée ouvertement par le peintre du *Retour de la Conférence* et du *Pêcheur de Chavot*, est-elle née dans ces moments difficiles ? Cependant, dans le même temps, avec le maître de dessin Claude-Antoine Beau, très lié à la famille mais jamais inscrit officiellement dans ces établissements, s'épanouissait un adolescent encore épris de religiosité, sinon de religion...**

Annuaire statistique et historique pour le département du Doubs année 1837, par A. Laurens :

PENSIONNAT UNIVERSITAIRE 1835 D'ORNANS.

M. Lemontey, prêtre, supérieur, 1808.

M. Cuenot, prêtre, professeur, 1797.

PENSIONNAT UNIVERSITAIRE 1837 D'ORNANS.

M. Lemontey, prêtre, professeur de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>, 1808.

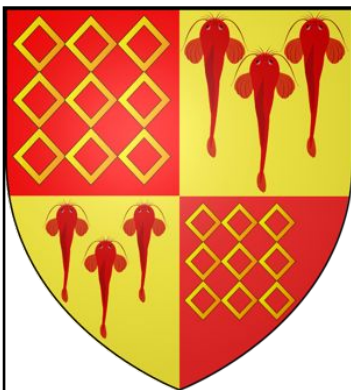
M. Cuenot, prêtre, supérieur, professeur de rhétorique, 1797.

M. Dornier, diacre, professeur de 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>.

Nombre d'élèves : 50.

*C'est dans cette partie de la ville, dans la rue Saint-Laurent, que se trouvent les écoles gratuites que la ville a fondées et qu'elle entretient.*

*L'administration municipale a établi dans le local du petit séminaire, transféré à Consolation, un pensionnat qu'elle a placé sous la direction de M. Lemontey, prêtre, ancien professeur de philosophie. Outre l'enseignement des langues française, latine et grecque, on pourra y suivre des cours de langues allemande et italienne, des cours de mathématiques, sciences naturelles, etc. (p. 485.)*



Le cardinal de Rohan-Chabot mourut prématurément, l'année de la disparition du petit séminaire d'Ornans, en 1833 ; il fut surpris mortellement par l'épidémie de choléra, à *Chenecey-*

*Buillon*. sur la rivière même où vivaient les petits poissons qui figuraient sur son blason de cardinal – archevêque (« **trois chabots de gueules** »).

**En effet c'est au bord même de la Loue, à l'entrée du village de *Maisières*, sur le mur de la première maison, jouxtant celle des *Ordinaire* accueillant *Courbet*, là où les *Verny*, alliés des *Maléchart* de *Flagey*, reçurent la petite *Cécile Mille*, habitant en face un an auparavant, après les**

**visions de 1803, qu'apparaît encore maintenant, comme un rappel d'armoiries, la peinture d'un « Chabot – Chavot » !**

## GUSTAVE COURBET

### CONCLUSION DES *CURÉS EN GOGUETTE* (1868).

(...) Cette narration est suffisante pour donner une idée des conférences. Je ne sais jusqu'à quel point ces mômeries prétendues religieuses peuvent être utiles à la morale, mais j'avoue que je serais heureux d'être édifié à ce sujet ? (...)

Ah ! si les hommes chargés de l'éducation publique avaient, depuis cent ans, dépensé d'une façon équitable la moitié de l'argent qu'ils prodiguent pour maintenir le peuple dans le crétinisme, on ne songerait pas aujourd'hui à combattre de telles turpitudes, car elles n'existeraient pas.

Celui qui a inventé les cérémonies du culte catholique était un grand génie, il ne faut pas se le dissimuler ; mais son but n'était point l'émancipation intellectuelle du peuple, tant s'en faut.

**Je voudrais bien connaître l'opinion du Christ à ce sujet.**

En somme le moment est venu de donner un vigoureux coup d'épaule pour renverser cet échafaudage officiel de jongleries ridicules.

**Du reste la religion n'est point mise ici en jeu. Il ne s'agit que des menées absurdes de quelques-uns des hommes qui ont la prétention de la représenter.**

**Que chacun s'enrôle sous la bannière de son choix et qu'il soutienne ses pasteurs, rien de plus juste, c'est la liberté de conscience.**

**Mais pourquoi une religion d'Etat ?**

Est-il juste et surtout prudent de conférer à une caste – qui a malheureusement fait ses preuves – le soin exclusif d'instruire et de guider la jeunesse.

Peut-on continuer à forcer un père de famille, dont les idées sont diamétralement opposées à celle des prêtres, de payer leurs saturnales sur ses impôts, lorsque saturnales il y a ?

**Donc le seul remède à apporter à cet ordre de choses est de proclamer la liberté absolue des cultes et de laisser aux croyants de toutes les communions le soin de rétribuer leurs ministres.**

**Les églises et les maisons conventuelles pourraient alors être louées aux prêtres qui voudraient courir les chances d'une entreprise religieuse.**

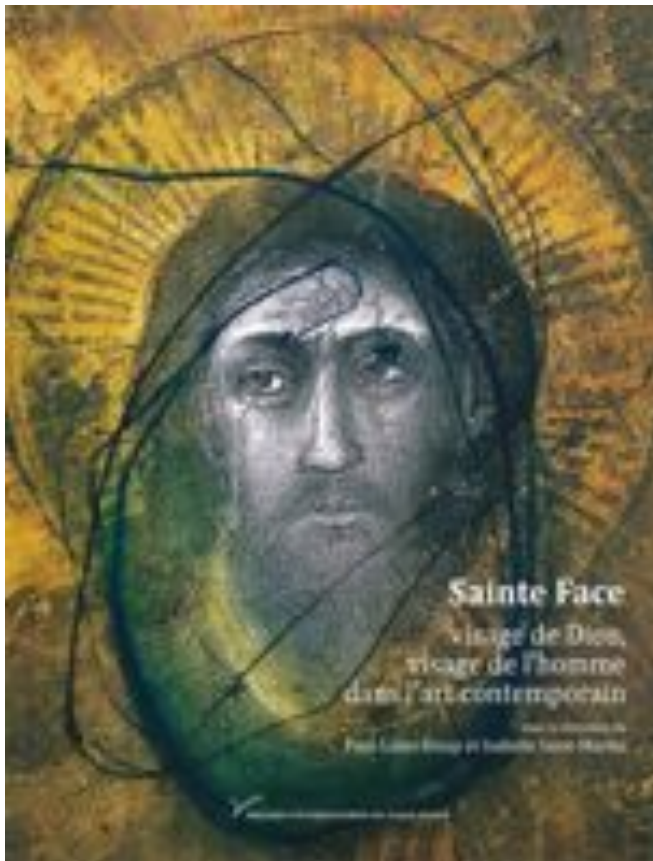
**De cette façon, la dignité de l'homme serait sauvegardée, et chacun serait l'arbitre suprême de ses intérêts spirituels.**

**Il faudra bien qu'on arrive là.**

# Le visage du Christ imité et révélé.

*Sainte Face, visage de Dieu, visage de l'homme dans l'art contemporain.*

Cet ouvrage regroupe les actes d'un colloque universitaire organisé par l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (groupe HISTARA) et l'Université de Paris VIII Vincennes-Saint-Denis. Il s'agit d'explorer la fécondité de la création artistique à partir de la Sainte Face, de comprendre la fascination des artistes pour le Visage, pour tout visage.



Une deuxième partie de l'ouvrage aborde un autre aspect de la question : **non plus la recherche du visage du Christ, mais la représentation du Christ sous les traits de l'artiste lui-même.**

**L'autoreprésentation de Courbet dans le *Christ à la pipe* est analysée par Ségolène Le Men : l'homme traverse une période sombre de sa vie... (1873)**

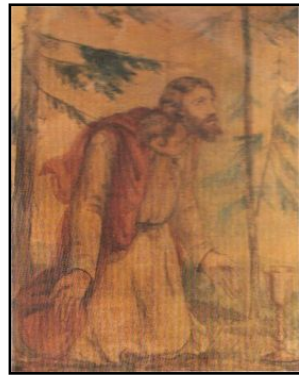
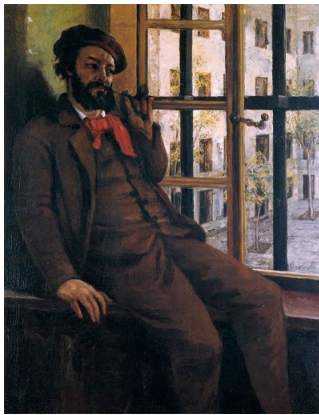
**Courbet**, Redon, Rouault, Matisse, Gauguin : les plus grands ont fait appel à cette iconographie

constitutive de la culture occidentale mais de manière très diverse. Certains ont illustré la vie du Christ, parce qu'ils étaient des artistes catholiques (Maurice Denis, Georges Desvallières, Georges Rouault).

**D'autres se sont identifiés au Christ pour exprimer leur position d'incompris dans la société** (Dürer, **Courbet**, Gauguin, Ensor, Nolde...). D'autres encore ont travaillé sur le thème de l'image du Christ véhiculée par les grands chefs-d'œuvre du passé (en particulier le retable d'Issenheim de Matthias Grünewald). L'ouvrage propose une réflexion sur la manière dont les artistes ont interprété l'imaginaire de la sainte face...

Dans son article consacré à Gustave Courbet, Ségolène Le Men propose de reconsidérer l'influence du voyage de Courbet à Munich en 1869. C'est à cette occasion que l'artiste aurait enfin vu l'autoportrait de Dürer. Lui-même familier de cet exercice, qu'il cultive comme masque, **le peintre d'Ornans s'approprie le symbolisme de la Sainte-Face**. Ségolène Le Men voit dans le Christ à la pipe (copie par Courbet de *l'Homme à la pipe* – 1849, Montpellier, musée Fabre) une Sainte-Face profane et intime, provocatrice. **La spécialiste de Courbet insiste sur l'identification ambiguë et constante du peintre anticlérical au Christ.**

**Le Christ est une figure sous laquelle de nombreux artistes ont représenté leur situation de paria ou de messie, mais aussi leur parcours...**



A gauche : la *Rédemption* à la prison de Sainte-Pélagie (remarquer la fenêtre aux trois croix). Au centre : Courbet, *Christ au Calice* - Mont des Oliviers (sapins) : *Que ce calice s'éloigne de moi* (années 1840) - A droite autoportrait de Courbet : *L'Homme à la pipe* (1849) ou *Le Christ à la pipe* (1873) (A comparer ci-contre avec le visage de Courbet « Guitarrero » ! Voir l'étrange vitrail du chœur dans l'église d'Ornans (XIX<sup>e</sup> s.), Courbet en Saint Vernier, martyrisé à 12 ans, au visage de Christ mature.





**Claude–Antoine BEAU  
donne à son élève Gustave COURBET  
le visage des adolescents**

**SAINT VERNIER et SAINT JEAN L'EVANGELISTE.**

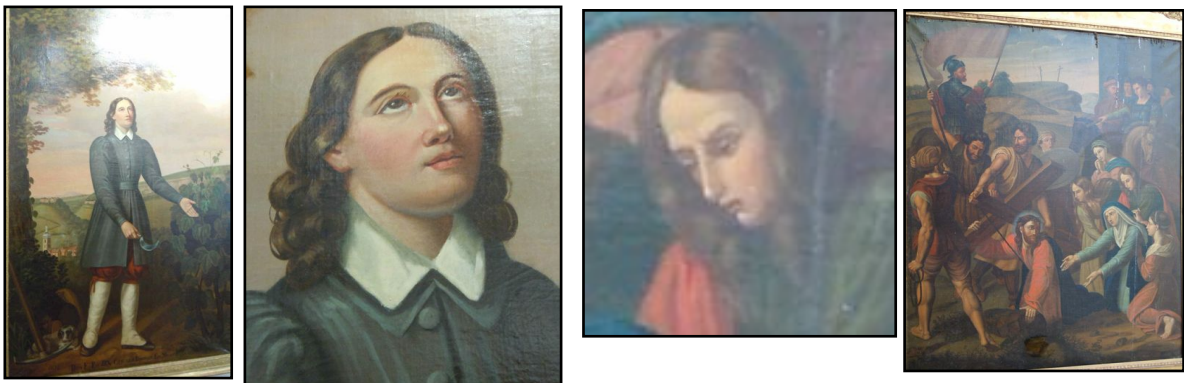


De gauche à droite, ci-dessus : **AUTOPORTRAITS DE COURBET** : *L'Homme au chien* (1842) *Autoportrait au chien noir*, (1842–1844) *Le Sculpteur* (1844).

De gauche à droite, ci-dessous, peintures de Claude-Antoine Beau : **Saint Vernier – Courbet**. Noter la frange des cheveux que l'on retrouvera systématiquement au niveau des visages des Saints Jean - Courbet dans les différentes œuvres de Claude – Antoine Beau et du Baron Von Steuben.

A gauche Saint Vernier

à droite Saint Jean



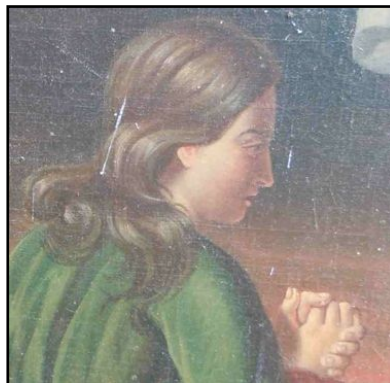
A gauche Saint Vernier de C. A. Beau Au centre et à droite Saint Jean de C. A. Beau.



Visage de *Saint Jean* dans *Jésus est dépouillé de ses vêtements* (station 10) du *Baron Von Steuben* (salon Paris 1841), dont l'atelier est fréquenté, comme C. A. Beau, par G. Courbet :



A gauche autoportrait de Courbet ---- au centre et à droite Saint Jean de C. A. Beau.



A gauche autoportrait de Courbet. Au centre et à droite, Saint Jean de C.A. Beau et Saint Vernier – Courbet de C.A. Beau.



Ce qui est remarquable dans le dessin du visage du jeune Courbet et de Vernier et qui se retrouve amorcé encore plus dans les différentes copies de Beau et même dans le Saint Jean de *La Déploration* du Bronzino, plus dans l'original bisontin (à gauche, ci-dessous) que dans la copie de l'église d'Ornans (à droite, ci-dessous) située dans la chapelle d'exposition, c'est l'ovale du visage, la raie au départ du milieu frontal et les franges partagées peintes à l'identique de la chevelure : l'ensemble est repris dans le *Saint Jean* de Von Steuben.



## L'ARBRE – VIE chez GUSTAVE COURBET

Ségolène Le Men, *Les Incipit de Courbet et l'Autoportrait.* (2010)

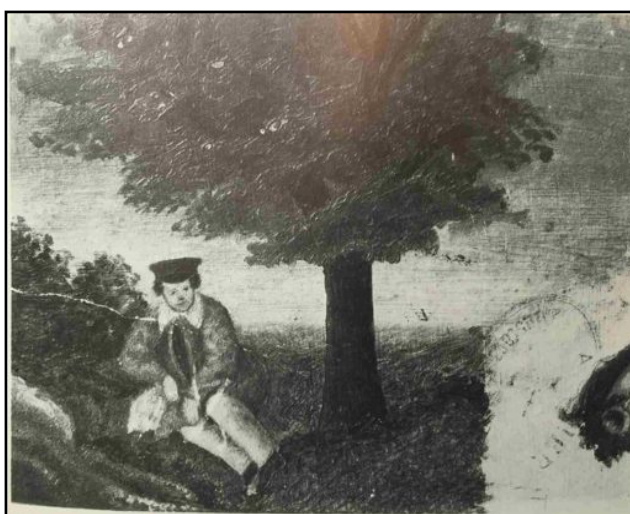
...L'œuvre de Courbet s'ouvre avec un tableau d'enfant traditionnellement daté de 1834, mais probablement antérieur. Ce tableau (inachevé et conservé au musée Carnavalet) dépeint un enfant d'une douzaine d'années, qui exprime là sa vision du monde, en plantant un décor et désignant un héros de son âge. Accoudé à une roche qui affleure, celui-ci s'est accroupi à même le sol, jambes repliées, et dévisage gravement le spectateur, tandis que son expression reste celle d'un « bonhomme » de dessin d'enfant.

Dans la verte nature, l'enfant en blouse porte une casquette d'écolier. Cette petite huile sur papier collé sur bois (le numéro un des deux catalogues de Fernier et de Courthion), fait pleinement partie de son œuvre et de son catalogue raisonné bien qu'il ne l'ait pas signée et qu'il ne lui ait pas donné de titre. Courbet l'a conservée dans son atelier sa vie durant, puis sa sœur Juliette l'a gardée avant de la donner à Lionel de Tastes qui l'a léguée en



1952 au musée parisien. **La légende s'en est emparée, corollaire de l'anecdote selon laquelle Courbet aurait été mis au monde par sa mère au pied d'un chêne, sur la route de Flagey à Ornans** : en 1929, à l'exposition du Petit Palais, le tableau, présenté comme un autoportrait, avait pour titre « Courbet sous un pommier ».

**Allusion à un paradis terrestre d'enfance, le pommier évoquait l'arbre biblique de la connaissance du Bien et du Mal,** ou rappelait la formule de Max Buchon en 1863 : « A voir Courbet un instant à l'ouvrage, on dirait qu'il produit ses œuvres (lesquelles sont en si grand nombre des chefs-d'œuvre) comme un pommier produit des pommes » (Max Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, Salins, Billet et Duvernois, 1863.)





... Les premiers tableautins de Courbet, qui sont, celui-ci mis à part, des paysages, attestent l'emprise picturale de son premier maître, celui que l'on surnommait le père Beau (ou Baud), un élève de Gros qui professait au petit séminaire d'Ornans où Courbet fut, comme Max Buchon, élève de 1831 à 1837. Dans le tableau de Beau offert en 1837 par un commanditaire à l'église d'Ornans, Saint-Vernier, patron des vigneron dont le culte est répandu dans le Jura, est représenté en pied, surmontant de sa stature monumentale le vallon lointain où pointe le clocher d'Ornans au pied de la falaise. A gauche du jeune saint tenant une serpette, est couché un

chien, assez inattendu dans un tableau d'église (7), à l'ombre de l'arbre sur le tronc duquel est posée une pioche, tandis que sur la droite grimpe un énorme cep de vigne ...

(7) : Sauf pour Saint Roch, l'anti-pestueux...

... L'effigie du saint juvénile, au visage sans auréole tourné vers le ciel, tandis que ses bras s'écartent du corps en un geste d'orant pour rendre grâce au Créateur des merveilles de la nature, a été considérée comme un portrait de Courbet adolescent. Si tel est le cas, le jeune peintre a posé dans une composition religieuse dont la naïveté votive procède de l'art religieux populaire ... (Ségolène Le Men, *loc.cit.*)

Dans cette peinture, quatre thèmes principaux, dont les attributs de *Saint Vernier*, développés par *C.A. Beau*, sont repris par *Gustave Courbet* dans de nombreuses peintures à caractère sacré, sinon religieux :

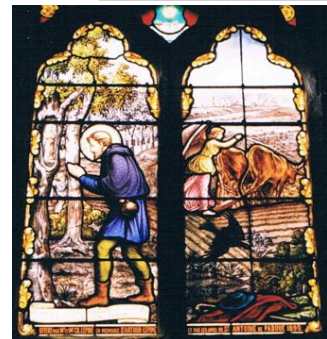
- Le chêne (dans le *Chêne de Vercingétorix*, le chien poursuivant le lièvre y est associé), cerné par le lierre dionysiaque, mortel comme le gui,
- Le chien fidèle, qui accompagne le vigneron, le prévenant, par sa mort, des émanations de gaz mortels ou qui accompagne et nourrit le pèlerin tel le *roquet* de Saint Roch ou encore psycho-pompe, (accompagnateur dans l'au-delà), dans l' *Enterrement à Ornans*,
- Le fossou ou brancard du vigneron et du fossoyeur,
- Le cep de vigne et le raisin, au jus nectar des dieux et des agapes, boisson du Christ et de la Communion - Repas (en grec « agapè »).



La ferveur populaire a systématiquement associé à Saint Vernier, patron des terres viticoles (vigne > vin), Saint Isidore, patron de Madrid et patron des terres arables et des jardins (blé > pain). Ce dernier est



donc représenté très souvent au pied d'un chêne, en prière vénérant une Notre-Dame dans son tronc, comme à Trumilly (60) (à droite) pendant que les anges labourent la terre à sa place, avant d'ensemencer : ce sera le cas à l'église de Saules où les deux Saints (ci-dessus) prient Notre-Dame dans le Chêne de part et d'autre du *Saint Nicolas* de Courbet !



## Chez Gustave Courbet, le pommier et le chêne sont les principaux arbres de vie et de mort.

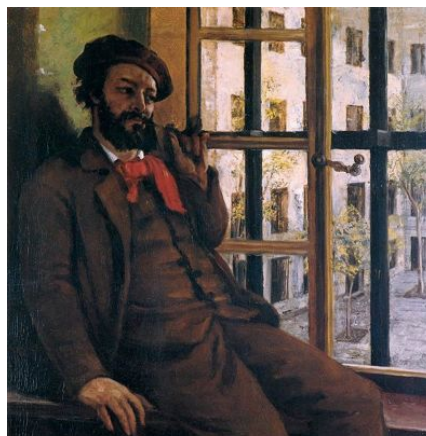
Le pommier, porteur des fruits de l'Amour, mais aussi arbre de la Croix du Christ, est celui du paradis perdu évoqué par les natures mortes peintes dans la prison de Sainte-Pélagie.



Cette prison que l'autoportrait de Courbet, sorte de Bon Larron enfermé, souligne par les trois Croix de son Calvaire, constituées par les barreaux de la fenêtre, fut à l'origine construite pour la Rédemption des Filles de Vénus, croqueuses de pommes, converties...



A l'image des *saintes Pélagie, Marguerite, Marine, Reine, Basilisse*, dont les noms, de sens identique, évoquent tous la PERLE MARINE (grec μαργαριτις, latin *margarita*), parure primordiale portée par la femme du monde.



Ces saintes, bizarrement présentes dans toutes les églises proche des Alésia connus : Alise-Sainte-Reine, Alaise (Chêne de Sainte-Reine), Myon, Chantrains (statue à droite), Tarcenay, Chaux-des-Crotenay, etc., sont invoquées par les femmes pour la conservation des fœtus, pour une heureuse délivrance des chaînes de l'enfantement et par les reines de France, pour la naissance d'un enfant mâle assurant la continuité dynastique.



**Chez Gustave Courbet,  
le pommier et le chêne  
sont les principaux arbres de vie et de mort.**

Ce pays des chênes est souligné

- par l'enseignement religieux quasi biblique et pictural de son maître, Claude-Antoine Beau, dans l'association arborée et symbolique Chêne – Vigne, Gland – Pain, – Raisin – Vin, présente dans son *Saint Vernier – Courbet* de 1837 (tableau dans cette église et au musée.)

- par les gravures de l'Arbre de Vie chez Saints Vernier et Isidore dans l'église de Montgesoye (à droite.)



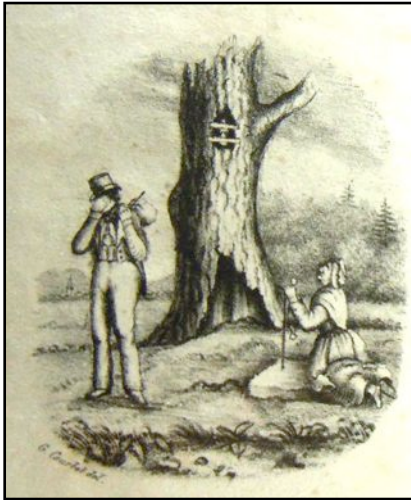
- par les sculptures gauloises (à droite) de l'église de Chassagne-Saint-Denis dont le nom signifie « la chênaie » et la peinture revendicatrice du *Chêne de Vercingétorix* « à Flagey près d'Alésia » et du « Rétameur » sous le « chêne » (étamage : invention d'Alésia.)



Accouché sous un chêne comme le dieu au lierre *Dionysos - Denys*, Gustave Courbet, à l'instar de Proudhon, considère, dès sa jeunesse, cet arbre comme sacré, béni. Il le consacre définitivement par l'intégration mystique et la figuration d'une statue de Notre-Dame-du-Chêne, dans son tronc, en tout premier lieu, dès 1837, dans une lithographie (à droite) illustrant un poème de Max Buchon, « **LA VIERGE DU VIEUX CHÊNE** », un cousin et ami du peintre.







Ce poème, donc cette lithographie, écrit en classe de rhétorique (première) dans l'ancien séminaire d'Ornans (école secondaire ecclésiastique) devenu un pensionnat, dirigé par l'abbé Oudot, clôt les études secondaires des deux amis, commencées en 1831 (voir les documents affichés où figurent le nom de Maximin Buchon de Vuillafans).

Cette lithographie, explicitant les adieux déchirants d'une mère à son fils conscrit, son invocation à N. D. du Mont Carmel et l'offrande d'un scapulaire protecteur (allusion à Saint Simon Stock qui vécut dans le stock (tronc) troué d'un chêne), est essentielle pour comprendre l'imprégnation religieuse cachée qui ne devait jamais quitter jamais Gustave Courbet et annonce des peintures comme :

- *La rencontre – Bonjour M. Courbet.* Le conscrit au baluchon est semblable au peintre à la fois juif errant et au pèlerin *Saint Roch* (né à Montpellier), avec son « roquet » fidèle et nourricier par le « pain », et surtout :



- *Le Retour de la Conférence*, avec ses deux spectateurs, scène de saturnales ecclésiastiques, selon Courbet, devant le Chêne Bénit portant en son cœur la Vierge au raisin, où le blasphème se trouve non pas chez le peintre, mais chez les curés en goguette, sous les aboiements du chien du vigneron, omniprésent jusqu'à la mort (Voir l'*Enterrement à Ornans.*)

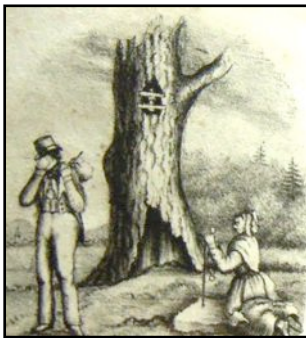


## Maximin Buchon, Essai Poétique III, 1837-1839

### « La Vierge du Vieux Chêne »



Sur la lithographie de Gustave Courbet, la mère, et non la fiancée, comme l'ont répété à la suite d'une erreur de Max Claudet de multiples auteurs imprudents, est au pied du tronc, tel le tronc d'accueil de *saint Simon Stock* (tronc), de l'arbre creux - éventré en triangle ou trois points, évocateurs de sociétés secrètes, telle celle des *Bons Cousins Charbonniers - Carbonari* (la cheminée de la meule était « triangulaire ») qui pratiquaient et pratiquent encore le rite du creusement du cœur du chêne pour y placer une statue mariale.



Cette niche triangulaire est de même forme que la mandorle supérieure abritant la Vierge du Vieux Chêne ; appuyée sur une canne, la mère l'invoque, agenouillée sur une sorte de pierre tombale, ce qui n'est pas un hasard pour le futur concepteur de *l'Enterrement à Ornans*.

Dans ce même poème, l'emblème protecteur qui veillera sur Victor – Vainqueur (= Nicolas), dans la vie comme dans la mort, est une « image chérie qui distingue partout les enfants de Marie » ; appelé aussi « vêtement sacré », il fut remis, au M. A. « sur le *Mont Carmel* », (par ailleurs lieu des reliques de *Sainte Marguerite* autrement appelée *Reine* et vénérée à *Chantrans*), en Palestine, aux *Carmes* par la Vierge à qui ils avaient dédié leur chapelle : c'est le scapulaire qui avait été remis, en 1251, à *Saint Simon Stock*, supérieur général de l'ordre du Carmel de Cambridge, par la Vierge Marie, *Notre-Dame du Mont-Carmel*, scapulaire auquel fut associée plus tard l'image du Sacré-Cœur, image aussi protectrice du Sein donneur de Vie au Fœtus, pour lequel *Sainte Marguerite – Marine* ou *Reine*, comme à *Chantrans*, est invoquée.

## Extraits de l'Essai poétique III de Max Buchon.

(...) Une mère, Henriette, au déclin de ses ans,  
 Voyait avec effroi s'avancer les instants  
 Qui pour jamais allaient ravir à sa tendresse  
 Son fils Victor, l'espoir de sa vieillesse(...)  
 Soudain l'ordre fatal arrive et, dans dix jours  
 Victor doit la quitter, peut-être pour toujours !

(...)  
 Tout à coup se présente à son âme attendrie,  
 En traits brillants de feu, l'image de Marie ;

Elle voit lui sourire et lui tendre la main  
 Celle que l'affligé jamais n'implore en vain ...

(...)

**Henriette et Victor, à pas silencieux**  
**S'avancent, et, devant la Vierge du vieux chêne,**  
**Commencent à genoux la fervente neuvaine ...**

(...)

Enfin du jour fatal luisent les premiers feux,  
 (...)

Et la pauvre Henriette a vu l'affreux moment  
 Où devait commencer son triste isolement (...)

Elle gémit (...)

« O divine Marie ! O ma seule espérance ...

(...)

« Je remets en dépôt ce fils, tout mon amour !

« Protège sa jeunesse, et que, sous ton égide,

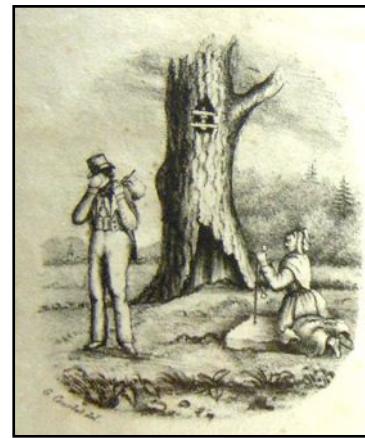
« Il puisse sans danger se montrer intrépide ;

« Puis, qu'enfin tout couvert de gloire et de  
 lauriers,

« Il vienne retrouver ses antiques foyers

« Triomphant, recevoir les adieux de sa mère,

« Et fermer de sa main ma mourante paupière ... »



Ainsi parle Henriette ; et des torrents de pleurs  
Se mêlent aux accents de ses longues douleurs ...

**Enfin tenant en mains cette image chérie  
Qui distingue partout les enfants de Marie,  
Ce vêtement sacré que, sur le Mont Carmel  
Jadis elle honora d'un aveu solennel**

« Adieu Victor ; j'entends la trompette guerrière ...

« Pour la dernière fois viens embrasser ta mère,

« **Et reçois de sa main cet emblème d'amour,**

« **Qui doit être pour toi le gage du retour ...**

« **Que toujours sur ton cœur, ce signe d'espérance**

« **Enflamme ton courage et guide ta vaillance ;**

« **Va sans crainte ; partout, fidèle bouclier,**

« **Il défendra ton sein de l'homicide acier ...**

Pars, mon fils ...

.....

« Adieu, dans les combats, sur la rive lointaine,

« **Rappelle-toi toujours la Vierge du Vieux Chêne.** »

Elle dit ; et déjà, le rosaire à la main,  
Plaintive, elle reprend le rustique chemin  
Qui ramène au village...

Cependant chaque jour, avec l'ombre du soir,  
Sous le tronc du vieux chêne elle venait s'asseoir ...  
Elle venait encor, pour tromper ses ennuis,  
Prier la bonne Vierge et rêver à son fils ...

.....

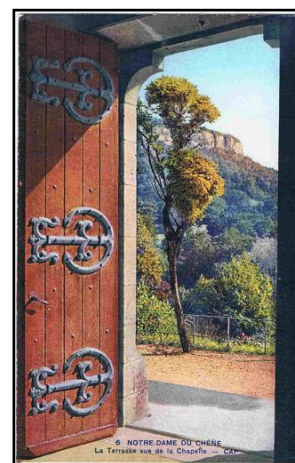
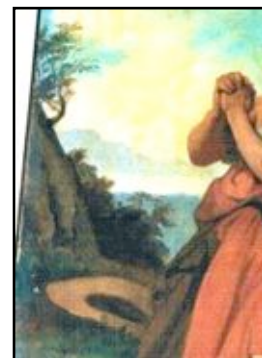
Victor était absent ; **et la foule étonnée,**  
**Sous le chêne souvent voyait l'infortunée,**  
D'une voix suppliante et les larmes aux yeux,  
Essayer d'un passant les refus dédaigneux ...

.....

Cependant l'on voyait pour la dixième fois,  
L'aquilon détacher le feuillage des bois ...

.....

**Un soir, sous le vieux chêne assise tristement,**  
Elle rêvait aux maux qui faisaient son tourment ;



Déjà désespérée, elle priait Marie  
 De terminer bientôt sa misérable vie.  
 Tout à coup elle entend s'avancer un coursier.  
 Au loin..., tout brillant d'or, se présente un guerrier ...  
 (...)

Pauvre femme ! ... elle allait regagner sa demeure ...  
 Et pourtant de son fils le tendre souvenir  
 Aussitôt sur ses pas l'engage à revenir :  
 « Peut-être de Victor pourra-t-il à sa mère,

Se dit-elle, éclaircir le mystère... »

Elle approche, tremblante ... ; **et voit le cavalier  
 Saluer d'un regard le chêne hospitalier ...**

Elle se tait... Bientôt la timide Henriette  
 Voit flotter sur son bras la brillante épaulette.  
 Incertaine ..., elle avance ... O surprise ! O transport !  
 ...

Son cœur a tressailli ... C'était son cher Victor ...

(En Réth., 1837)



## PROUDHON ET LE CHENE BENIT.

... *GUSTAVE COURBET, l'artiste aux violents paradoxes, vient de produire une œuvre dont le scandale aurait effacé tous ceux dont il s'est depuis quinze ans rendu coupable, si le gouvernement n'avait pris soin d'y mettre ordre en excluant purement et simplement de l'exposition (1863) cette peinture téméraire.*



(...) **Qu'on se figure, sur un grand chemin, au pied d'un chêne bénit, en face d'une sainte image, sous le regard sardonique du paysan moderne, une scène d'ivrognes appartenant tous à la caste la plus respectable de la société, au sacerdoce : là, le sacrilège se joignant à la soulerie, le blasphème**

**tombant sur le sacrilège ; les sept péchés capitaux, l'hypocrisie en tête, défilant en costume ecclésiastique ; une vapeur libidineuse circulant à travers les groupes ; enfin, par un dernier et vigoureux contraste, cette petite orgie de la vie cléricale se passant au sein d'un paysage à la fois charmant et grandiose, comme si l'homme, dans sa plus haute dignité, n'existait que pour souiller de son indélébile corruption l'innocente nature : voilà, en quelques lignes, ce que s'est avisé de représenter Courbet. Encore s'il s'était contenté, pour épancher sa verve, de quelques pieds carrés de toile ! Mais non, il a bâti une immense machine, une vaste composition, comme s'il se fût agi du Christ sur le Calvaire, d'Alexandre le Grand à son entrée en Babylone, ou du Serment du Jeu de paume.**

**Aussi, lorsque cette joyuseté picturale parut devant le jury, il y eut clameur de haro ; l'autorité décida l'exclusion.** Mais Courbet récrimine : plus que jamais il accuse ses confrères, en masse, de méconnaître la pensée intime et la haute mission de l'art, de le dépraver, de le prostituer avec leur *idéalisme* ...

## LA FAMILLE COURBET ET LE TIERS-ORDRE FRANCISCAIN

La famille Courbet était une famille très imprégnée par la religion catholique, paradoxalement à cause de la Révolution toute récente et de Gustave lui-même, malgré ses extérieurs cyniques et faussement blasphématoires.

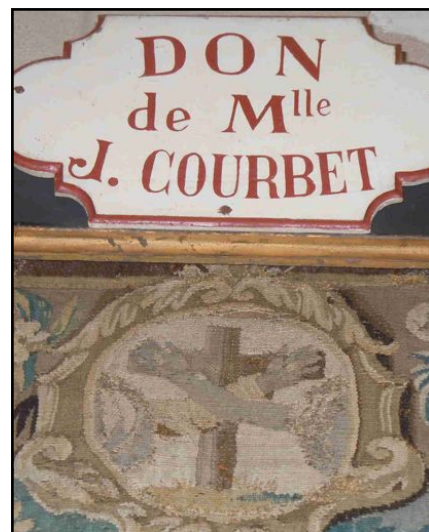
Le plus, c'était le *Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise*, ou peut-être de *Saint François de Paule*, dont un monastère de ses « Minimes », spécialistes des « Charités Hospitalières », avait œuvré à Ornans même du début du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution, *Tiers Ordre* auquel *Juliette Courbet* appartenait (comme il est possible aussi que ce fût le cas pour d'autres membres de la famille), qui va nous permettre de lever une partie du voile occultant la religion des Courbet.



L'on a toujours mésestimé également l'influence religieuse de cette sœur de Gustave, entrée en religion séculière, profondément ancrée dans sa famille, qui transparait malgré les volontés extériorisées chez le peintre d'Ornans et les références à la Révolution dans ses peintures.



Pour cela, il faut aller voir du côté de l'hôpital *Saint-Louis d'Ornans*, qui portait le nom du Roi qui rendait la justice sous un chêne, (thème cher à Gustave Courbet, à gauche), à Vincennes sur un trône où figurait le « Lion », l'animal félin comme le léopard (\*lion-pard), de *Dionysos – Denys* (à droite) ! Mais cette tapisserie est surtout marquée, comme signée en son sommet, par la représentation symbolique, au-dessus de la Croix du Calvaire, d'une croix de Saint-André, présente par ailleurs dans des peintures de Courbet, dont *l'Enterrement à Ornans*, figurant les bras crucifiés du Christ et les stigmates de Saint François d'Assise.





Là est exposé un don magnifique, malheureusement bien abîmé, de Juliette Courbet fait en 1902 à la commune d'Ornans : une tapisserie des Gobelins représentant la remise du manteau du Tiers-Ordre, donc de l'Ordre Séculier de Saint François d'Assise à un personnage, important sinon royal, à une véritable patronne (ou patron ?), au physique et aux vêtements ambigus, qui est soit le jeune roi Louis IX, doté encore de sa célèbre chevelure d'adolescent et revêtu de son manteau d'hermine, soit Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (et non pas reine !), comme l'indique la référence communale de la donation de Juliette en 1902.

Cependant l'iconographie la représentant dotée d'une chevelure dorée et éparse est très rare, pour ne pas dire inexistante ; il faudra noter aussi le fait que, selon certains historiens, le tiers-ordre, fondé en 1222, était encore balbutiant de son temps (elle meurt en 1231), et donc qu'Elisabeth tertiaire malgré son attachement à Saint François et aux hôpitaux fait partie de la tradition chrétienne, comme la relation du miracle des roses attribuée à Elisabeth du Portugal.



## LE CRÂNE DE L'ATELIER DU PEINTRE.



Le crâne décharné, symbole de réflexion sur la mort, apparaît dans l'iconographie du célèbre Docteur de l'Eglise, Saint Jérôme ; il est en général posé sur un livre sacré, une bible – photo à gauche ; dans la peinture



de Courbet, le crâne est posé sur ce qui semble être un journal (à droite). Le traducteur de la Bible

appelée *Vulgate* est donc présent comme par hasard dans une peinture de jeunesse de Gustave Courbet (il a 21 ans !) copiant Le Guerchin, peintre italien du XVII<sup>e</sup> siècle, passionné d'art religieux, ayant représenté *Saint Jérôme* dans sa *Vision de Saint-Jérôme* au Musée du Louvre.

C'est la copie de cette « Vision de Saint-Jérôme » « sonore » qui sert d'affiche à cette exposition et d'« appel » à la réflexion !

Cette « Vision » relatant un rêve subi à l'aube de l'âge adulte et rapportée par l'écrivain latin du IV<sup>e</sup> siècle, est avant tout, à la suite d'un baptême tardif (très important), l'expression de sa « Conversion » et de sa « Consécration » définitive à l'ascétisme chrétien et à l'approfondissement des Écritures Sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament. En



effet la Trompette tenue par l'Ange du Jugement apocalyptique lui annonce qu'il n'est pas un vrai chrétien mais un « cicéronien » et qu'il doit abandonner et brûler ce qu'il a jusqu'alors adoré et étudié.

Nous sommes donc en présence d'un moment-clé dans la vie du Saint Docteur, lui qui vient d'atteindre sa majorité adulte, celui du « Changement » et du Reniement de tout ce qu'il a adoré jusqu'à cet instant. *Gustave Courbet*, quand il arrive à Paris en 1840, quasiment au même âge, se trouve dans une position à la fois identique et inverse d'attente et d'indécision, car, lui, il est un vieux baptisé et a reçu ou subi une formation chrétienne très poussée : il va donc à partir de là suivre le chemin inverse, celui de la contestation des aspects les plus négatifs de la religion ; progressivement il se convertira au « social » en « enterrant » les oripeaux les plus criards.

Mais cette « Vision » a souvent été interprétée différemment par les artistes qui y ont vu la relation d'une lettre, apocryphe en réalité, où *Saint Jérôme* faisait part de son tourment permanent dans la vie car il restait partagé face à son ancienne éducation, ce qui d'ailleurs va transparaître aussi dans la vie de *Gustave Courbet* jusqu'à ses derniers moments à la *Tour de Peitz*. *Jérôme* aurait écrit ceci qui sonne comme une prémonition de *Courbet* dans l'exécution bien conservée de cette copie du Guerchin (ce qui est un signe), peintre lui-même inquiet :

*... Que je veille ou que je dorme, je crois toujours entendre la trompette du Jugement .*